

Tu ferais un bon avocat

Paul-Patrick Paradis

Numéro 7, 2008

Colocataires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, P.-P. (2008). Tu ferais un bon avocat. *Biscuit Chinois*, (7), 70–73.



Paul-Patrick Paradis

Paul-Patrick a abandonné des études en littérature décevantes afin de passer son Barreau. Il est maintenant avocat spécialisé en divorce. Il a donc une affection particulière pour les couples qui ne s'aiment plus, la gestion compliquée de la garde partagée et les châteaux de Blainville dont il faut trop souvent se débarrasser une fois divorcé. Il est seul et cynique, mais se console en lisant souvent des auteurs Russes, en écrivant parfois des nouvelles et, comme le voulait sa mère, en faisant beaucoup d'argent.

tu ferais un bon avocat

Il y avait une odeur de capote sur ma queue sale. Ma mère a toujours dit que les littéraires étaient des dégénérés. Du fond de Saint-Étienne, dont elle n'était jamais sortie, elle était scandalisée par toutes les Nelly Arcan et Catherine M. de ce monde. Elle détestait aussi les drogués.

Ce matin-là, en me réveillant dans le lit de mon coloc, Stéphanie coincée entre nous, je ne pus m'empêcher de penser à elle, ma mère. C'est peut-être l'odeur de capote qui l'a fait apparaître à mon esprit. Au moins, je m'étais protégé. Moi-même, j'en étais soulagé.

La veille, on avait fait la fête parce qu'enfin, une de mes nouvelles allait être publiée. On avait bu beaucoup, fait un peu de poudre, rien de grave, juste un peu, il faut bien en faire parfois. Après ça, je ne me souviens plus très bien. Sauf peut-être d'une difficulté à bander malgré une bouche chaude et juteuse émettant de petits gémissements de plaisir en réponse aux coups habiles que Félix semblait lui prodiguer à l'autre extrémité du lit.

J'ai toujours aimé Stéphanie. Depuis le premier cours suivi avec elle. Un cours sur Dostoïevski dans lequel je m'efforçais d'être intelligent. Félix l'avait remarqué. C'est pour cette raison qu'il avait proposé qu'on l'invite à venir prendre un verre avec nous.

— T'as une nouvelle qui va être publiée, ça impressionne les filles, ça. C'est sûr qu'à soir, tu la baisses. Ça fait combien de temps, là, que t'as pas...

J'ai cru à son altruisme. Parce qu'après tout, avant d'être colocs, on est amis. Quand on a décidé qu'on partageait tout, je ne croyais pas que ça impliquait les filles, par contre. Généralement, il les garde jalousement pour lui et, au petit matin, quand les exclamations reprennent dans sa chambre, j'en profite pour aller faire l'épicerie. Je finis toujours par acheter ce qu'on partage.

Je me suis levé, un goût de cendre dans le fond de la gorge, une forte pression tout autour de la tête, et je me suis dirigé vers la salle de bain. En sortant de la chambre, j'ai jeté un coup d'œil derrière moi et je l'ai vue, elle, blottie contre lui comme elle n'avait jamais dû être blottie contre moi de la nuit.

Après la douche, il semblait encore y avoir cette odeur de latex tout autour de moi. Et après m'être brossé les dents, il y avait encore ce goût de cendre dans le fond de ma gorge. Et en sortant de la salle de bain, le bandeau de douleur qui entourait ma tête s'est mis à marteler contre mes tempes au rythme des cris étouffés de Stéphanie. Mais je n'étais pas assez en forme pour aller faire l'épicerie. J'ai plutôt fait du café. Félix est apparu dans la cuisine alors que je me massais le front, les yeux fermés.

— Je te l'avais dit que ça impressionnait les filles...

Il a ouvert le frigo et il a bu une longue gorgée à même la pinte de lait.

— Félix, j'aimerais ça qu'y m'en reste pour le café. Juste un peu. Pour le café.

Il a brassé la pinte pour me montrer qu'il en restait plus qu'un bon fond et il m'a fait un clin d'œil. Il était toujours nu. Seule une fine couche de sueur enveloppait chacune des parties de son corps. Il a gratté ses couilles en me disant :

— Ah man, c'était trop intense, j'ai mal...

Moi aussi, je trouvais ça intense.

— Tu nous feras signe quand le café sera prêt.

Moi aussi, j'avais mal.

De retour dans la chambre, Félix a fait rire Stéphanie. Je n'arrivais plus à tenir debout. Je ne savais pas si cet état était dû à l'abus de substances de la veille ou si c'était quelque chose de plus profond. Le café coulait toujours. Je ne pouvais plus l'attendre, comme ça, impatiemment. Stéphanie a encore ri. J'allais être malade.

Je me suis couché en boule dans mon lit. Celui qui n'avait pas été défait de la nuit. Celui qui ne sentait plus le sexe depuis trop longtemps. Celui qui est triste et grand quand je suis seul, c'est-à-dire tout le temps. Et comme toujours, au pire moment, comme si elle avait véritablement cet instinct pour bien sentir ses enfants dont on parle dans les livres de psycho pop, ma mère a téléphoné. Ça faisait longtemps, paraissait-il, qu'elle n'avait pas eu de mes nouvelles. Je lui ai dit qu'un de mes textes allait être publié et elle ne s'est pas enthousiasmée :

— C'est pas un livre, ça, une nouvelle. Tu gagneras pas ta vie comme ça. J'ai vu à la télé qu'au Québec, y avait juste Marie Laberge pis Michel Tremblay qui réussissaient à vivre de leur écriture. Je sais pas pourquoi tu perds ton temps à étudier en littérature. Je te l'ai déjà dit, tu ferais un bon avocat.

Quand je suis revenu à la cuisine, Stéphanie et Félix se frenchaient comme dans les films français : avec une certaine classe malgré une langue perverse. À leurs côtés, deux cafés refroidissaient. Je n'avais toujours pas pris le mien. Ils n'ont pas senti ma présence. Ou ils l'ont ignorée. Ils avaient terminé le lait. Je leur ai dit :

— Je vais devenir avocat.